

## ***Sur la définition du mot « langue » : de l'impossibilité à l'invention***

Joan Mascaró CLT, Universitat Autònoma de Barcelona

Or, qu'il y ait succession, c'est là ce qui est indubitable et évident, mais qu'il y ait deux choses dans cette succession, c'est ce qui est faux, radicalement faux et dangereusement faux. [...] De même [si quelqu'un] commence par supprimer l'idée de *continuité*, en imaginant qu'un jour le français sortit comme Minerve du cerveau de Jupiter armé de toutes pièces des flancs de la langue latine, il tombe régulièrement dans le sophisme de l'*immobilité*; il suppose naturellement qu'entre deux de ces sauts imaginaires, la langue est dans un état d'*équilibre* et de repos, [...] tandis qu'il n'y a jamais en réalité un équilibre, un point permanent, stable dans aucun langage. F. de Saussure<sup>1</sup>

### **1. Introduction**

Dans la délimitation des langues et des dialectes, aussi bien en synchronie qu'en diachronie, apparaît très souvent la contradiction consistant à accepter, implicitement ou de façon explicite, l'impossibilité d'une telle délimitation — un fait généralement accepté en linguistique à l'heure actuelle — et à établir, en revanche, même dans le temps, une délimitation précise lorsque celle-ci est appliquée à des cas particuliers. Parler de la « naissance » d'une langue est aujourd'hui une pratique commune, tout comme le fait d'envisager des laps de temps très brefs pour répondre aux questions traditionnelles telles que : « When did Latin cease to be a spoken language? » (Muller 1921), « À quelle époque a-t-on cessé de parler latin? » (Lot 1931), « At what time did they cease understanding Latin? » (Richter 1983), « Quando si è cominciato a parlare italiano? » Bonfante (1968). Il n'est pas fréquent de trouver la constatation de ce paradoxe dans la littérature, et moins encore de façon explicite, bien qu'il existe des exemples comme celui de Van Uytfanghe (2008:127), qui le fait de la façon suivante : « On sait que la réponse la plus obvie à la question (déjà célèbre) de savoir à quelle époque on a cessé de parler latin ne satisfait pas grand monde. » Naturellement, la réponse est : « Jamais. » C'est pourquoi il vaut sans doute la peine de reconsidérer cette question avec toute l'attention qu'elle mérite.<sup>2</sup>

Pour ne citer qu'un exemple particulier, Joan Bastardas, dans ses contributions fondamentales et de grand intérêt consacrées à l'évolution latin-catalan et rassemblées dans *La llengua catalana mil anys enrera [le catalan, mille ans en arrière]*, reconnaît, à un moment donné, cette impossibilité : « le premier problème qui se présente à nous est celui de déterminer depuis quand l'on parle catalan. [...] Le problème, si l'on tient à le poser en des termes stricts, s'avère insoluble. » (Bastardas 1995:109). Toutefois, en précisant « la détermination de l'époque à laquelle ce qui est parlé cesse d'être du latin, et

<sup>1</sup> Saussure (1891:152-158).

<sup>2</sup> Il existe d'autres références à une prétendue « naissance », dans le cas du français, dans Nadal (2005:77).

doit, par conséquent, être considéré, en raison de sa structure, comme une autre langue ” (75), il établit, en revanche, des limites latin-catalan fort précises :<sup>3</sup>

En revanche, il me semble qu’un linguiste ne doit avoir aucune sorte de scrupule à appeler *catalan* ce qui était parlé sur le territoire que l’on appelle conventionnellement Marche hispanique, à partir du moment où elle se trouva libérée [à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle], ou, si vous préférez, incorporée à l’Empire carolingien. Comment appellerions-nous, sinon, la langue parlée au IX<sup>e</sup> siècle à Elne, Urgell, Gérone, Barcelone ou Vic ? (73)<sup>4</sup>

Je ne crois pas que nous nous trompions beaucoup en considérant déjà comme romane la langue parlée sur le territoire primitif du catalan à partir du milieu du VIII<sup>e</sup> siècle et en déclarant que la première moitié du IX<sup>e</sup> siècle avait vu l’émergence d’une conscience de cette réalité. (96)

D’autres érudits ont fait des observations analogues concernant le catalan ou d’autres langues romanes. Outre la contradiction mentionnée, ce qui s’avère très surprenant, c’est l’extraordinaire variation chronologique du moment proposé comme date de passage d’une langue à une autre. Bonfante (1968)

---

<sup>3</sup> Je ne donnerai qu’un autre exemple : “Dans notre cas, l’évolution, qui aurait dû, nécessairement, se produire durant la période de domination wisigothique, devait conduire à l’apparition du catalan, au plus tard, au début du VIII<sup>e</sup> siècle. Notre langue, devait donc déjà exister lorsque se produisit la reconquête carolingienne.” (Moran 2004:33-34)

<sup>4</sup> ”En canvi, em sembla que un lingüista no ha de tenir cap mena d’escrúpol d’anomenar *català* allò que es parlava en el territori que convencionalment anomenem Marca Hispànica, des del mateix moment que fou alliberat [finals del segle VIII], o, si ho preferiu, incorporat a l’Imperi Carolingi. Com anomenariem, si no és així, la llengua parlada en el segle IX a Elna, Urgell, Girona, Barcelona o Vic?” “No crec que ens equivoquem gaire si diem que ja era romànic la llengua parlada en el primitiu domini del català des de mitjan segle VIII i que dins de la primera meitat del IX havia fet aparició la consciència d’aquest fet.”

Nadal (1985:97-98) avait déjà montré le caractère absurde de cette supposition : « Il a souvent été affirmé que le catalan était déjà « né » lorsque Gérone (en l’an 785) ou Barcelone (en 801) furent incorporées à l’Empire de Charlemagne [...] Parler de la naissance d’une langue constituée, en réalité, une absurdité si l’on considère que tout système linguistique vivant se trouve en constante évolution et que, par conséquent, il ne représente qu’un point sur une ligne évolutive qui ne présente jamais de solution de continuité. [...] dire que les habitants de Gérone du VIII<sup>e</sup> siècle parlaient catalan est équivalent à dire qu’ils parlaient latin, la langue de leurs ancêtres.”

affirme que “si è cominciato a parlare italiano nel I o al massimo nel II secolo”<sup>5</sup>, Lot (1931) situe la séparation entre les III<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles,<sup>6</sup> Grandgent (1907:4) autour de 600, tandis que l’école que Banniard appelle « américaine » (Muller, Taylor, Pei, Sas) situe « l’hiatus entre la date de sa mort [celle du latin] et les premiers *testimonia* de la naissance des langues romanes » au troisième quart du VIII<sup>e</sup> siècle en Gaule et un peu plus tard en Espagne et en Italie et, de plus, considère que la période de transition, le hiatus « se serait ainsi réduit à une génération ou deux. » (Banniard 1992:19); quant à Wright (2002:34) et Posner (1993:276), ils situent la prise de conscience très claire de la séparation au XII<sup>e</sup> siècle. Même en tenant compte du fait qu’il existe, bien évidemment, des différences entre les degrés d’évolution des différentes langues romanes, les différences chronologiques entre les auteurs cités sont plus que notables.

Je tenterai, dans cet article, de répondre à trois questions fondamentales : a) Pourquoi propose-t-on des coupures aussi précises si l’on admet, dans le même temps, le caractère continu de l’évolution? b) Pourquoi existe-t-il une divergence chronologique aussi marquée? c) Pourquoi situe-t-on généralement les débuts des langues romanes à des époques aussi éloignées. Cependant, avant d’aborder les réponses à ces questions, j’analyserai de façon assez détaillée, la “réponse évidente” de Van Uytvanghe, la prémisse fondamentale, selon laquelle les variétés linguistiques (langues, dialectes, etc.) présentent ou, du moins, peuvent présenter une variation continue dans l’espace et le temps et ne peuvent, par conséquent, être segmentées en unités non arbitraires.

## 2. Sauts catégoriels et continuité dans le langage

La délimitation du concept de langage humain, de la capacité de langage, ne présente généralement pas de problèmes sérieux dans la mesure où il existe une claire discontinuité entre la capacité humaine de langage et les autres capacités de l’espèce même. En revanche, le langage, comme on le sait, est une

---

<sup>5</sup> Une opinion que « mantengo intatta oggi », c’est-à-dire dans Bonfante (1983:449-450) : « ... una lingua che assomigliava più all’italiano che al latino [...] [après avoir donné des exemples datant de ces deux siècles :] Questo no è latino: è italiano. » Et d’ajouter : « Chi si ostina a negarlo non intende (perché segue un antiquato gradualismo positivista) che [...] ci sono secoli rivoluzionari, che in brev’ora trasformano e sconvolgono interamente il linguaggio; e ci sono poi lunghi secoli dormenti, in cui nulla o quasi nulla avviene. »

<sup>6</sup> “la divergence entre deux langues latines [...] aurait abouti (III<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle) à la constitution de deux idiomes, dont l’un, se poursuivant seulement dans l’aristocratie et le clergé, le latin dit, par convention, classique, le bon latin, aurait péri, au cours du VII<sup>e</sup>, ou, au plus tard, du VIII<sup>e</sup> siècle” (Lot 1931:101). Force est de reconnaître que, du point de vue méthodologique, le travail est très minutieux et détaillé. On notera également que l’auteur commence son article en disant : « Posée sous cette forme abrupte la question serait un non-sens. »

capacité humaine qui ne s'instancie pas chez les individus de façon unique mais admet un éventail très varié de possibilités d'instanciation, ce qui donne lieu à ce que l'on a appelé les langues et les unités supérieures (ensembles de langues, par exemple, les familles linguistiques) ou inférieures, tels que les dialectes, les parlers, etc. J'en viens donc à examiner maintenant ces unités, en termes généraux et en fonction de l'opposition catégoriel / graduel.

Les observations qui ont parfois été faites selon lesquelles le problème de la division des langues serait insoluble, qu'une question de ce type « serait un non-sens » (Lot 1931:97), ou que « all periodizations are, of course, administrative fantasies » (Wright 2002:17), sont, me semble-t-il, à mettre en rapport avec deux faits : la polysémie des termes *langue*, *dialecte*, etc. et le caractère graduel, continu de ce concept.

Le fait que le concept de *langue* ne soit pas une idée platonicienne, ni même une entité préexistante ou pré-théorique qu'il faudrait définir à travers la recherche est une observation d'évidence, mais aussi d'importance. Le mot *langue* est tout simplement un terme que nous trouvons dans les langues naturelles elles-mêmes, avec toute la variation, l'imprécision et la polysémie qui accompagnent les mots dans ces systèmes. Il ne constitue pas non plus un invariant à travers les langues : le roman fait la distinction entre *langage* et *langue*, tandis qu'en germanique, il n'existe qu'un seul terme (angl. *language*, all. *Sprache*, néerl. *spraak*); le terme latin *lingua*, par exemple dans la Vulgate, outre son sens littéral d'organe anatomique, est utilisé aussi bien dans le sens de langue particulière que dans celui de parole ou d'acte de parole particulier et il se trouve parfois en intersection, dans son usage sémantique, avec des termes similaires tels que *labium*, *vox*, *loquella*, *sermo*, *eloquium*. Si l'on passe du langage ordinaire à celui de la réflexion scientifique, des questions classiques telles que « combien de dialectes parle-t-on sur ce territoire », ou « combien de langues existe-t-il sur un segment évolutif déterminé » obtiendront des réponses différentes selon le concept de langues dont on part, et par conséquent, selon le domaine scientifique où l'on se situe. Et ces divers concepts de langue, même s'ils sont en rapport les uns avec les autres, constituent des concepts différents, chacun inscrit dans un cadre théorique donné, et ne sont pas nécessairement contradictoires. Ce n'est pas la même chose de partir de propriétés structurelles, typologiques, que de se référer au degré d'intercompréhension entre variétés, ou de partir de la perception des propres locuteurs.<sup>7</sup>

---

<sup>7</sup> Il s'agit de la distinction que cherche à mettre au clair Joan-Lluís Marfany (2008:22, 24) — ce dont il faut le remercier, car ce n'est pas courant — lorsqu'il rappelle que « la question de savoir si [suit alors une longue série de noms de langues] peuvent être des langues du point de vue du linguiste présente un intérêt très secondaire lorsqu'il s'agit faire la sociologie et / ou l'histoire de la langue [...] une chose est le « dialecte » des linguistes et une autre, le « dialecte » des sociologues de la langue. » Pour de

Mélanger ces concepts — et d'autres possibles — ou, à l'inverse, penser que l'un d'entre eux jouit d'une priorité épistémologique sur les autres, c'est courir à l'échec et à la confusion.

Mais quel que soit le concept de langue dans lequel nous nous situons, la même contradiction persistera : d'un côté, nous recherchons une division catégorielle de la variation en unités et de l'autre, la réalité nous impose — pas toujours, dans le cas de la variation géographique, presque toujours dans celui de la variation évolutive — une variation graduelle. Comme l'indique Haugen (1966:922), dans un article qui peut être considéré comme représentatif de la position de la communauté scientifique actuelle,

Laymen naturally assume that these terms [language, dialect], which are both popular and scientific in their use, refer to actual entities that are clearly distinguishable and therefore enumerable. A typical question asked of the linguist is: "How many languages are there in the world?" Or: "How many dialects are there in this country?"

The simple truth is that there is no answer to these questions, or at least none that will stand up to closer scrutiny. [...] [I]t is inherent in the very terms themselves that no answer can be given. They represent a simple dichotomy in a situation that is almost infinitely complex. [...] The use of these terms has imposed a division in what is often a continuum, giving what appears to be a neat opposition when in fact the edges are extremely ragged and uncertain. [...] This kind of overlapping is uncomfortable, but most linguists have accepted it as a practical device, while recognizing, with Bloomfield, "the purely relative nature of the distinction" (1933:54).

Historiquement, ces questions, qui, de fait, pourraient équivaloir à se demander s'il existe des langues et des dialectes, a provoqué deux réactions contraires, qui peuvent être illustrées par la célèbre polémique qui opposa à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle G. I. Ascoli et Paul Meyer au sujet de l'existence des dialectes. Pour le premier, il existe des limites dialectales et donc, des dialectes ; pour le second, il n'en existe pas (seulement des isoglosses de phénomènes), et par conséquent, il n'y a pas de dialectes. La question de l'inexistence ou l'éventuelle inexistence de limites linguistiques est, de fait, antérieure à cette polémique. Whitney l'indique dès 1867 :<sup>8</sup>

---

pertinentes réflexions sur les langues comme construction historique, on se reportera également à Marfany (2010).

<sup>8</sup> D'autres auteurs vont dans le même sens, tel Latham (1862:1-2) dans *Elements of Comparative Philology* : « When differences [...] reach a certain point, they constitute *dialects*; and when two forms of speech differ so much as to be mutually unintelligible the result is two different *languages*. Such, at least, is the rule in a rough form. I say *in a rough form* because both *dialect* and *language* are vernacular, rather than technical, terms; terms, which, in some cases, mean less than in others; terms of

It will be noticed that we have used the terms “dialect” and “language” indifferently and interchangeably, in speaking of any given tongue; and it will also have been made plain, I trust, by the foregoing exposition how vain would be the attempt to establish a definite and essential distinction between them, or give precision to any of the other names [idiom, patois] which indicate the different degrees of diversity among related tongues. Whitney (1867:57-58)

Critiquant l'établissement de limites précises entre dialectes auquel se livre Ascoli dans ses “Schizzi franco-provenzali” (Ascoli 1978), Meyer explicite sa position :

Je persiste à croire que le parler roman, pris dans sa forme populaire, abstraction faite de toute manifestation littéraire, est un ensemble que l'on n'est arrivé à diviser en idiomes que par des opérations arbitraires. [...] car une division suppose des limites, et le parler roman n'offre que des limites extérieures, là où il confine à la mer ou à des idiomes non latins. De limites intérieures, il n'en a pas. Meyer (1876:505)

La dernière phrase est sans doute excessive. Mais la position théorique fondamentale de Meyer est assez solide pour résister aux attaques d'Ascoli, qui lui répond dans un article consistant et détaillé.

Muove il Meyer da un'obiezione d'ordine generalissimo. Nessun gruppo di dialetti, comunque si formi, costituirebbe mai, secondo la sentenza sua, una famiglia naturale, per la ragione, che il dialetto, il quale rappresenta la specie, altro non è egli medesimo se non una concezione, abbastanza arbitraria, della mente nostra. Noi scegliamo, prosegue egli, nella favella d'un dato paese, un certo numero di fenomeni, e ne facciamo i caratteri di codesta favella. 'Cette opération [...] aboutirait bien réellement à déterminer une espèce naturelle, s'il n'y avait forcément dans le choix des caractères une grande part d'arbitraire'. [...] Ma tutta codesta obiezione terribilissima, tutta codesta disperazione di scernimenti che non sieno di necessità arbitrarj, tutto si risolve fortunatamente in un bel nulla. (Ascoli 1876:385-387)

Il ne nous est pas possible de nous arrêter sur les détails de la polémique Ascoli-Meyer. Cependant, quelles que soient les efforts d'Ascoli pour défendre la possibilité d'une définition des dialectes, à partir de certains traits, Meyer reste dans le vrai, car les traits choisis par Ascoli sont arbitraires et conçus pour définir un objet préalablement sélectionné. Meyer a raison dans la mesure où il se trouve des situations dans lesquelles le terme « dialecte » ne peut être défini, bien qu'on puisse en trouver dans lesquelles il peut l'être. C'est une position identique — et antérieure — à celle de Paul Meyer que

---

which no exact definition has been given. Nor is it recommended. On the contrary, latitude must be allowed. » On trouve des considérations semblables dans Bloomfield (1933:chap. 3)

soutient le célèbre romaniste, Hugo Schuchardt, lequel défend, dans style charmant, la *non-classabilité des dialectes* dans sa Probevorlesung pour l'Habilitation de 1870 qu'il ne publia qu'au bout de trente ans :<sup>9</sup>

Denken wir uns in irgend einen Ort des südlichen oder mittleren Italiens; wir machen uns von da aus auf den Weg nach Frankreich, mit dem festen Vorsatz genau zu beobachten wo das Italienische aufhört und das Französische anfängt. [...] wir reisen zu Fuss oder zu Saumthier, umgehen die grossen Städte, [...] besuchen die niedrigsten Osterieen um unsere Foglietta Landwein in wenigst gewählter Gesellschaft zu trinken. Kaum haben wir den Rücken des Apennins überschritten, so weht uns eine nordische Luft an, in welcher die Laute frostig-verdriesslich ausschauen und bei sehr zarter Konstitution dahin sterben; wir hören statt: *grande, tutto, paese: grand, tutt, paes*, wie franz. *grand, tout, pays*; statt *vicino, cielo, città: vsein, zel* oder *siel, zittà* oder *sittà*, wie franz. *voisin, ciel, cité*, und Anderes. [...] Steigen wir endlich westwärts an den Gewässern empor welche dem Po von den Alpen zufließen, so haben wir auf jeden Schritt und Tritt reiche Eintragungen in unser Notizbuch zu machen [...] nicht *padre* sondern *paire*, wie franz. *père* [...] nicht *cantare*, sondern *ciantè*, wie franz. *chanter* [...] Statt *fo, vado* heisst es entweder *fau, vau*, wie prov., oder *fai, vai*, wie franz. *fais, vais*.; [...] Aber wo sollen wir den Grenzpfahl in den Boden stossen? Schuchardt 1870 (6-8)<sup>10</sup>

---

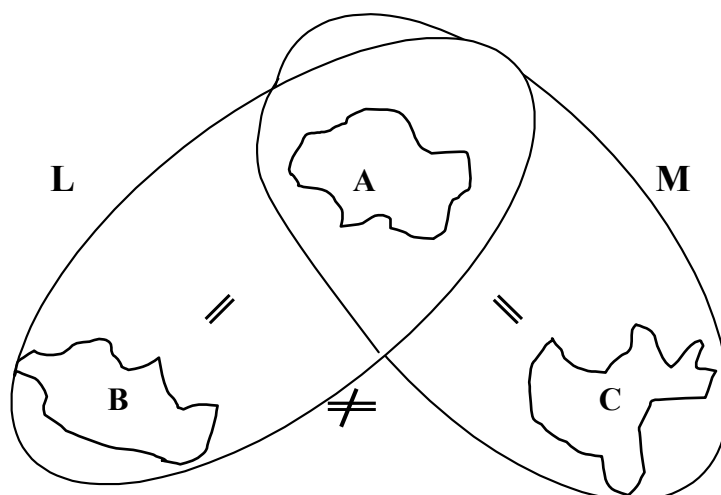
<sup>9</sup> Il la publia afin de faire savoir que sa position sur la question était une idée à lui, originale, et non pas reprise d'autres auteurs : « Ich wünsche nur ein Zeugnis dafür vorzulegen, dass ich meine Ansicht über die Nichtklassifizierbarkeit der Mundarten, insbesondere der romanischen, nicht von Andern übernommen, sondern im Beginne meiner romanischen Studien selbständig erworben habe. » (Schuchardt 1870:4).

<sup>10</sup> Nous pensons nous trouver dans un lieu quelconque de l'Italie centrale ou méridionale; de là, nous nous mettons en route vers la France avec la ferme intention d'observer, de façon précise, où finit l'italien et où commence le français [...] nous voyageons à pied ou avec des bêtes de somme, évitons les grandes villes, [...] faisons halte dans les auberges les moins chères pour pouvoir boire notre *foglietta* de vin du pays, accompagnés de gens peu triés sur le volet. A peine avons-nous passé la crête des Apennins qu'il nous arrive un vent du nord où les sons présentent un aspect gelé et dérangeant et qui, en raison de leur délicate constitution, finissent en mourant ; au lieu d'entendre *grande, tutto, paese*, nous entendons *grand, tutt, paes*, comme en français *grand, tout, pays* ; au lieu de *vicino, cielo*, nous entendons *città vsein, zel* ou *siel, zittà* ou *sittà*, comme en français *voisin, ciel, cité*, etc.. [...] si, finalement, nous montons en direction de l'ouest vers les torrents qui, depuis les Alpes, s'en vont mourir dans le Po, nous aurons, alors, à chaque pas que nous ferons, de nombreuses annotations à porter sur notre carnet. [...] non pas *padre* mais *paire*, comme en français *père* [...] non pas *cantare*, mais *ciantè*, comme en français *chanter*. [...] Au lieu de *fo, vado*, nous trouvons soit *fau, vau*, comme

Saussure, plus tard, recourt à la même image :

Un voyageur traversant ce pays d'un bout à l'autre ne constaterait, de localité en localité, que des variétés dialectales très minimes; mais [...] il finirait par rencontrer une langue inintelligible pour les habitants de la région d'où il serait parti" (Saussure 1915: 275)<sup>11</sup>

Sans doute vaut-il la peine de démontrer, d'une façon simple, que les auteurs que nous avons cités et qui défendent l'idée de l'impossibilité d'une définition naturelle des termes « langue » et « dialecte », ne se trompent pas. Dans l'enseignement universitaire, pour démontrer que la définition d'unités telle que « langue » peut s'avérer impossible, j'ai généralement recours à une situation, certes, théorique, mais de l'ordre du possible, c'est-à-dire à une expérience mentale : le paradoxe des trois îles. Soient trois îles, A, B et C peuplées à un moment historique donné par une population pratiquement homogène du point de vue linguistique. Au bout de quelques siècles, chacun des parlers a évolué structurellement et, dans le même temps, s'est homogénéisé :



Cette situation conduit immédiatement à un paradoxe. Supposons que nous disposons d'un critère opérationnel clair (intercompréhension, distance structurelle) permettant de séparer deux langues différentes. Supposons qu'en appliquant ce critère, les parlers de A et de B constituent une même langue ; qu'il en va de même pour les parlers de A et de C, mais qu'appliqué aux parlers de B et C, ce critère nous indique qu'il s'agit de langues différentes. Cette situation peut se produire, par exemple, si les traits qui différencient B de C incluent la majorité des traits qui différencient A de B et A de C. Ainsi, dans l'archipel, il se parle deux langues, que nous appelleront **L** et **M**. Par définition,  $L \neq M$ . Comme l'indique la figure ci-dessus, **L** inclut B et **M** inclut C ; mais, dans le même temps, **L** inclut A

---

en provençal, soit *fai, vai*, comme en français *fais, vais*; [...] Mais où faut-il planter le borne de frontière ?

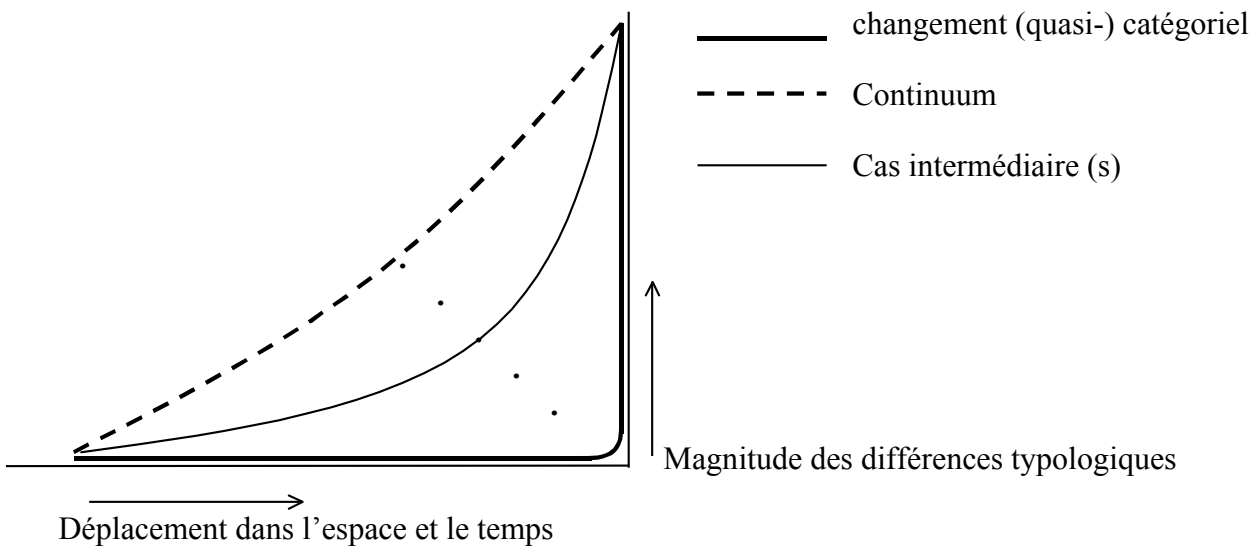
<sup>11</sup> Il insiste à nouveau sur la continuité géographique dans Saussure (2002:315-325).



et **M** inclut **A**. Par définition les locuteurs de **A** parlent une même langue, mais nous venons de déduire qu'ils en parlent deux, **L** i **M** ; par conséquent, ils parlent deux langues différentes qui sont, pourtant, la même. Bien évidemment, le même raisonnement s'applique à la distinction entre dialectes, par rapport aux sous-dialectes. Les situations qui se produisent dans le monde réel sont plus complexes, ce qui explique que le panorama se complique encore davantage.

### 3. Les sources de la gradualité

Le type de paradoxe que je viens d'examiner repose sur le fait de traiter comme éléments discrets des phénomènes qui sont, en fait, continus et il est bien connu depuis l'Antiquité. C'est le paradoxe sorite, un des paradoxes classiques, attribué à Eubulide de Milet (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) et qui est en rapport avec des prédicats et des objets incluant une propriété graduelle. Sous sa forme classique, il part du concept de « tas de sable » (*sorite* est dérivé *du grec σωρός* « tas »), et de la proposition évidente au premier abord selon laquelle « si l'on enlève un grain à un tas de sable, ce dernier reste un tas de sable ». Par induction mathématique, si l'on enlève au tas de sable 1+1, 1+1+1, etc., c'est-à-dire  $n$  grains de sable, il reste encore un tas de sable. Par conséquent, deux grains, un grain ou aucun grain de sable constituent un tas de sable. Inversement, dans la mesure où un grain ne forme pas un tas de sable, si l'on ajoute un grain à un ensemble de grains qui ne constituent pas un tas de sable, cet ensemble n'en est toujours pas un. Ainsi, selon un raisonnement inductif, quelle que soit la quantité de grains de sable ajoutée, on n'obtiendra jamais de tas de sable. L'autre exemple classique est celui de l'homme chevelu qui, lorsqu'il perd un cheveu, ne devient pas chauve pour autant. Ainsi, par induction, il ne deviendra jamais chauve, même s'il ne lui reste aucun cheveu. En appliquant le raisonnement à notre cas, si une variété linguistique modifie un seul de ses traits, elle ne devient pas une variété (dialecte, langue) différente. Autrement dit, si une variété linguistique modifie un nombre très réduit de ses traits, elle ne devient pas pour autant une autre langue. Par induction, le dialecte ne cesse jamais d'être identique à lui-même, tout comme la langue. Ainsi, lorsque nous nous trouvons dans une situation de changement graduel, nous ne pouvons pas établir de division en unités qui ne soit autre qu'arbitraire. J'appellerai ce problème celui de la *première gradualité*. La première gradualité est donc celle que l'on observe sur des objets qui présentent des changements graduels. Mais les variations d'objets similaires ne se réduisent pas toutes à deux situations extrêmes, l'une, entièrement graduelle ou continue et l'autre, entièrement non-graduelle ou catégorielle. Il existe entre l'une et l'autre un nombre infini de situations intermédiaires ; ce qui donne lieu à la *seconde gradualité*, celle de l'existence de multiples degrés de gradualité. La transition entre le castillan et le basque constitue un saut catégoriel, les continuum classiques (le continuum roman, le germanique, les deux slaves; Chambers et Trudgill 1998:5-7) constituent des cas de gradualité assez accusée et il existe tout un groupe de cas intermédiaires, caractérisés par des « sauts » typologiques plus ou moins prononcés, qui se situent entre ces deux cas. Cette situation est représentée de façon schématique sur la figure ci-dessous.



Il est bien connu que la seconde gradualité est le résultat d'un degré plus ou moins élevé d'isolement, et de l'interaction de deux forces qui agissent en sens contraire lors d'un changement linguistique, celles que Saussure appelle « esprit de clocher » et « force d'intercourse », une idée déjà présente, cependant, chez ces prédécesseurs, du moins chez Whitney et Schuchardt ; ce dernier les appelle force centrifuge et force centripète.<sup>12</sup> Signalons que la figure décrit le degré de variation dans une succession d'unités lectales linéaire ; il suffit de passer d'une à deux dimensions pour que la diversité des situations se multiplie. Bien évidemment, la première et la seconde gradualités s'appliquent également au changement historique.<sup>13</sup>

La gradualité, l'existence, dans la réalité, de différences non discrètes, ou qui, tout en étant discrètes, sont assez petites pour produire le même effet de gradualité, et qui peut être résumé par le paradoxe sorites, est un des facteurs — non pas le seul — qui conduisent à un concept classique en philosophie, celui du vague. Nous trouvons une description simplifiée du problème, qui intrigue toujours les philosophes actuels, dans une conférence de Russell de l'année 1922. Ce dernier expose que « The law of excluded middle is true when precise symbols are employed, but it is not true when symbols are vague, as, in fact, all symbols are. [...] Vagueness, clearly, is a matter of degree, depending upon the extent of the possible differences between different systems represented by the same representation. Accuracy, on the contrary, is an ideal limit. » (Russell 1923:90-92)

Très souvent, le vague n'est pas trop embarrassant, dans la mesure où la nature présente de nombreux cas qui, s'ils ne sont pas strictement catégoriels, s'en approchent, et que les cas qui s'en

<sup>12</sup> “[die Sprachmannigfaltigkeit] is das Produkt zweier Faktoren, der Centrifugalkraft und der Centripetalkraft”; Schuchardt (1870:11).

<sup>13</sup> Helmut Lüdtke (1980:4, 1997:65) utilise le terme de *Stafettenkontinuität* "continuité de relais ou de relève" (par similitude avec la relève générationnelle) pour la continuité observée dans le changement linguistique.

éloignent sont peu nombreux. C'est ce qui arrive, par exemple, pour la définition des individus d'une espèce, du moins pour les mammifères. Dans le cas du passage d'un individu à un autre, il se produit un saut indiscutable et les cas problématiques (si l'on laisse de côté Frankenstein et d'autres personnages de fiction) se réduisent à quelques cas de frères siamois, des exceptions qui confirment, non pas la règle mais le problème, tout en le rendant, d'une certaine façon, supportable.

Si nous passons de l'individu à l'espèce, le caractère vague de ce concept en biologie nous confirme que le problème n'est pas propre à la linguistique, mais général. L'exemple paradoxal le plus à notre portée est celui de la mule. Selon la définition typique d'une espèce — qui implique la possibilité de reproduction entre ses membres —, la mule, parce qu'elle est (presque toujours) stérile, non seulement ne constitue pas en elle-même une espèce, mais n'appartient pas non plus à une autre. Et il existe des cas encore plus évidents, comme ceux de certaines méduses, analysés par Stephen Jay Gould (1985). Celle qu'on appelle la « galère portugaise » (*Physalia physalis*) et d'autres espèces de l'ordre des siphonophores, constituent une sorte de cas intermédiaire entre un individu et un ensemble d'individus (colonie). Elles présentent entre quatre et sept types d'éléments anatomiques et fonctionnels, dont certains sont multiples. Mais le point qui reste à éclaircir est celui de savoir si chacun de ces éléments est un simple organe d'un individu, ou s'il constitue un individu à lui seul. Deux célèbres biologistes, T. H. Huxley (1825-1895) et Louis Agassiz (1807-1873) ont, chacun, défendu une interprétation opposée : l'une, soutenant que ces méduses constituaient un seul individu doté de plusieurs organes ; l'autre, qu'il s'agissait d'individus différents formant une colonie. La judicieuse conclusion de Gould est un exemple très clair de la façon dont il convient d'aborder le problème que nous analysons dans cet article :

The siphonophore paradox does have an answer of sorts, and a profound one at that. The answer is that we asked the wrong question—a question that has no meaning because its assumptions violate the ways of nature. Are siphonophores organisms or colonies? Both and neither; they lie in the middle of a continuum where one grades into the other. Gould (1985:95)

Mais s'il en est ainsi, que doit-on faire ? Nous nous trouvons devant un « embarras du choix » porté à son niveau extrême. Ce n'est pas seulement que nous ne savons pas où planter le « borne de frontière » dont parlait Schuchardt, mais c'est aussi que nous sommes parfaitement conscients que nous ne pouvons le planter nulle part : où que nous le plantions, il sera mal placé. Mais en reprenant les mots de Gould, le paradoxe des limites linguistiques, tout comme celui des siphonophores « is illuminating, not discouraging. It cannot be resolved, but when we understand why, we grasp a great truth about nature's structure. » Dans la pratique, nous pouvons continuer à parler d'unités linguistiques, même si celles-ci sont arbitraires — mais nous devons le faire en restant conscients du caractère arbitraire qu'elles comportent. C'est ce qu'affirme Haugen dans son ouvrage cité précédemment : « This kind of overlapping is uncomfortable, but most linguists have accepted it as a practical device, while

recognizing, with Bloomfield, ‘the purely relative nature of the distinction’. » La prise de conscience du caractère arbitraire des concepts de langue et de notions similaires et du fait que le système de divisions que nous avons pu établir est non seulement « radicalement faux », comme le disait Saussure, mais qu’il peut devenir « dangereusement faux », apparaît cruciale.<sup>14</sup>

Ainsi, la division de l’espace de linguistique en unités peut avoir une base plus ou moins arbitraire. Nous pouvons adopter, dans des cas où l’arbitraire est évident, une division pour des raisons pratiques (comme nous le faisons avec la périodisation de l’histoire en siècles), mais nous devons être conscients de ce caractère arbitraire. Toutefois, reste posée la question de savoir quelle doit être la base de cette division, aussi bien dans les cas les plus clairs que dans ceux qui le sont moins. Je commenterai donc brièvement les critères qui sont fréquemment mis en avant lorsque l’on aborde ce sujet.

#### **4. Typologie, intercompréhension, perception du locuteur**

Aucun des critères utilisés pour la délimitation des langues (et d’autres unités semblables) ne peut se soustraire à la gradualité. Du point de vue typologique, les variétés linguistiques peuvent différer par un nombre quelconque de traits, aussi bien lexicaux que grammaticaux, de sorte que les différences peuvent présenter une infinité de degrés et par conséquent, la différenciation possible est pratiquement d’ordre graduel. Si l’on se tourne vers le critère d’intercompréhension, nous savons qu’il provient avant tout de la typologie, de la structure grammaticale, car ce qui entrave la compréhension est la différence grammaticale et le lexique. Généralement, ce critère se présente, curieusement, comme une option binaire, mais il est évident qu’il est également sujet aux problèmes de gradualité.<sup>15</sup> On observe deux cas extrêmes : une incompréhension totale (on ne comprend pas un seul mot, mis à part certains noms propres) et une compréhension totale. Entre ces deux extrêmes se trouvent tous les cas intermédiaires imaginables. Enfin, si l’on recourt à la perception des locuteurs, outre le fait qu’on y observe également

---

<sup>14</sup> Wright (2002:48), bien conscient du problème, signale, à propos du cas de périodisation diachronique : « Periodization in vernacular speech, however, is a mirage [...] The modern habit of naming language states by centuries [...] is merely desperate. Those who use the term should find some other words instead, [...] for they cannot wish to imply that the language changed identity on the 31st of December 1399, and then again on the 31st of December 1499. » Je ne peux que souscrire à la façon dont Wright pose le fond du problème, mais je pense que lorsqu’il apparaît indispensable de procéder à des divisions opérationnelles, il est sans doute préférable de recourir aux divisions qui sont, de toute évidence, arbitraires et fausses, comme c’est le cas du découpage en siècles, car ces divisions, selon les termes de Saussure, s’avèrent les plus « fausses » et, de ce fait, les moins « dangereusement fausses. »

<sup>15</sup> Citons toutefois Lodge (2005:602), qui signale qu’« il existe évidemment différents degrés d’intercompréhension, allant de 0% à 100%. »

des effets de gradualité importants, nous nous trouvons face à d'autres problèmes. Les principaux sont la sélection des concepts pertinents et le caractère vague de ces concepts, en perception. Pour commencer, il est impossible de se demander quel est le concept de *langue* ou *dialecte* du locuteur X car nous ignorons d'emblée la façon dont celui-ci organise conceptuellement l'espace linguistique – et il est extrêmement difficile de déterminer comment il s'y prend. Nous pouvons, naturellement, nous demander à quels concepts correspondent des mots particuliers (par exemple, les mots *langue*, *dialecte*), mais il s'agit de mots que nous lui imposons et qui ne correspondent pas nécessairement à son espace conceptuel et n'en recouvrent pas non plus la totalité. En second lieu, s'il y a des raisons de supposer qu'il existe chez les locuteurs une conscience de la différence linguistique et du degré de compréhension d'une autre variété, on ne peut en déduire que le locuteur divise clairement l'espace linguistique selon des concepts tels que *langue* ou *dialecte*. En troisième lieu, nous ne pouvons supposer que ces concepts, dans le cas où ils existent, soient homogènes pour toute une communauté de locuteurs. Si nous nous référons aux époques auxquelles les spécialistes situent la transition du latin aux langues romanes (entre le I<sup>er</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle), il nous faut décider quelle perception nous voulons prendre en compte, celle des couches de population les plus cultivées, celle des couches peu cultivées mais alphabétisées, ou celle de la majorité analphabète. L'impression générale qui se dégage des textes de cette longue période et de l'analyse qu'en ont faite les experts est qu'il existe une claire conscience de la *différence* linguistique, qui va de la perception d'une langue très éloignée qui s'avère totalement incompréhensible jusqu'aux différences les plus ténues. La Bible en fournit une bonne illustration. Nous trouvons, d'un côté, « gentem de longinquo [...] cujus linguam intelligere non possis » (Dt 28:49), « gentem robustam, gentem antiquam, gentem cujus ignorabis linguam, nec intelliges quid loquatur » (Jr 5:15), « ad populos [...] ignotæ linguæ, quorum non possis audire sermones » (Ez 3:6); et, de l'autre, le célèbre passage de la bataille entre Galaadites et Ephraïmites, des groupes voisins séparés par le Jourdain, entre lesquels il existe une intercompréhension normale avec des différences typologiques minimales : « Chaque fois qu'un fugitif se présentait pour passer, on lui demandait : « Es-tu Éfraïmite ? » S'il répondait «non», on lui ordonnait de prononcer le mot «Chibolet». L'homme disait «Sibolet», car il ne réussissait pas à prononcer le terme correctement. Alors on s'emparait de lui et on le tuait près des gués du Jourdain. » (Jt 12:5-6).<sup>16</sup>

Une autre question est celle de l'existence et de l'usage de noms spécifiques pour désigner des variétés linguistiques. Dans cette période, il semble que le plus habituel soit de faire usage de désignations différentes pour des systèmes caractérisés par un degré d'intercompréhension très faible,

---

<sup>16</sup> Le fait qu'on se serve de la différence entre [ʃ] et [s] pour les identifier signifie que les parlars ne devaient pas beaucoup différer dans d'autres domaines. La différence graphique minimale dans la version hébraïque (ש vs. ש) le met encore davantage en relief.

mais, tout comme c'est encore le cas aujourd'hui, on ne peut tirer de conclusions hâtives en se basant sur ces dénominations.<sup>17</sup>

## 5. Les inventions de la langue

Il est temps, maintenant, d'essayer de donner une réponse aux questions que nous nous posons au départ : pourquoi propose-t-on un découpage aussi précis si l'on admet, dans le même temps, le caractère continu de l'évolution et pourquoi existe-t-il une divergence chronologique aussi marquée avec une tendance à faire remonter aussi loin le début des langues romanes ? Dans le premier cas, il me semble qu'il s'agit de la difficulté naturelle que nous avons à conceptualiser et à accepter les réalités graduelles. Nous tenons à segmenter la réalité, même si elle n'est pas segmentable, et à assigner un mot à chacun des segments ; dans ces circonstances la segmentation, le mot, deviennent un élément perturbateur.<sup>18</sup> Si nous ne parvenons pas à le faire, nous ressentons la même réaction que celle des pythagoriciens, qui refusaient d'admettre, ou s'ils l'admettaient, refusaient que la chose fût divulguée, que la racine carrée de 2 ne peut être exprimée au moyen d'une fraction et que, par conséquent, entre deux nombres quelconques, aussi proches fussent-ils, il existait une quantité infinie de nombres.<sup>19</sup>

Une partie des discordances au sujet des « dates » du passage du latin aux langues romanes, discordances entre romanistes ou entre ces derniers, les latinistes et les historiens, peuvent s'expliquer par le même argument. Mais si nous fixons notre attention sur la tendance consistant à reculer cette date de façon excessive, nous pouvons entrevoir une autre raison, qui explique, au moins en partie, les « inventions » les plus exagérées. L'analyse de ce que McKitterick (1991) appelle «the Latin-Romance debate » est menée, de toute évidence, depuis la perspective du temps présent, donc du point de vue des romanistes, depuis la perspective des langues romanes actuelles ou d'une langue romane actuelle particulière. Et force est de constater, par ailleurs, deux faits supplémentaires : premièrement, tout scientifique établit un lien émotionnel personnel avec la langue qu'il étudie et plus encore s'il s'agit de la sienne ; deuxièmement, il existe une tendance, absurde si l'on veut, mais bien enracinée, à attribuer

---

<sup>17</sup> Il existe un passage très révélateur chez Isidore de Séville (ca. 556 — 636) : « le syriaque et le chaldéen sont proches de l'hébreu dans la parole et concordent dans la plupart et dans le son des lettres. Certains pensent qu'ils constituent la même langue chaldéenne, car Abraham, lui aussi, fut chaldéen. Cependant, si l'on admet cela, comment se fait-il que dans le livre de Daniel, on fasse apprendre aux enfants une langue qu'ils ignorent ? » (Isidore de Séville, IX, 9)

<sup>18</sup> Citons encore Saussure: “Il y aura un jour un livre spécial et très intéressant à écrire sur le rôle du *mot* comme principal perturbateur de la science de mots.” (Saussure 2002:166)

<sup>19</sup> La légende raconte que lorsque les pythagoriciens, embarqués avec l'un des leurs, Hippasse, apprirent que ce dernier avait découvert et divulgué la preuve qu'il existe des nombres irrationnels, ils le tuèrent en le jetant à la mer.

une valeur positive à certaines langues, là encore, surtout la sienne; il existe des langues meilleures ou pires et l'« ancienneté » des langues — à l'instar de celle des pays — est un signe de qualité. Comme l'indique Nadal (2005:76) « il s'agit de faire reculer la langue aussi loin que l'on peut. » Lodge (2005:598) insiste sur ce même point : « La langue nationale étant ainsi enrôlée dans le mouvement identitaire, la philologie aurait pour mission de la doter d'un glorieux passé et de faire remonter ses origines le plus loin possible dans le temps. » C'est de là que proviennent les célébrations de « millénaires ». Je ne chercherai pas à justifier le caractère absurde de ces croyances,<sup>20</sup> mais il n'en reste pas moins vrai qu'elles sont très répandues, encore que, dans bien des cas, probablement de façon inconsciente. Ce désir d'attribuer à une langue une supériorité qualitative conduit à une distorsion de la réalité, une sorte *d'invention* de la langue, pour utiliser le terme que Hobsbawm applique à l'invention de traditions (Hobsbawm et Ranger 1983). Le sujet mériterait une étude plus détaillée, mais je me contenterai de ne citer ici qu'un seul autre cas, mais très révélateur, qui associe ces deux idées d'origine ancienne et de supériorité qualitative de la nouvelle langue par rapport à la langue voisine chronologique, celle du stade antérieur ; il s'agit de la théorie développée dans Badia (1973, 1984, 1994, 2004). Une des bases de ce mode de pensée se trouve dans les idées biologicistes qui, il y a fort longtemps, étaient relativement répandues et qui peuvent être résumées par cette citation de Hovelacque (1877:9) :<sup>21</sup>

Les langues en effet naissent, croissent, dépérissent et meurent comme tous les êtres vivants. Elles ont passé tout d'abord par une période embryonnaire, elles atteignent un complet développement et sont livrées, en fin de compte, à la métamorphose régressive.<sup>22</sup>

---

<sup>20</sup> La façon la plus simple de le faire est peut-être de mentionner une anecdote, d'une certaine notoriété, attribuée à l'abbé Iharce de Bidassouet (1765-1843). Un Français, le Prince de Rohan, à la fin d'une vive dispute avec un paysan basque, dit à ce dernier : « Eh bien, vous devez savoir que nous, les Rohan, nous datons du XI<sup>e</sup> siècle. » Et le Basque lui rétorqua sans perdre son calme : « Eh bien nous, les Basques, nous ne datons pas. »

<sup>21</sup> A la fin du xxe siècle, Saussure (1891:154) avait déjà fait un commentaire lapidaire au sujet de cette conception du changement linguistique : « On lit presque à la première page d'un ouvrage de M. Hovelacque sur la linguistique : La langue naît, croît, dépérit et meurt comme tout être organisé. [...] Tout est faux dans la phrase que j'ai lue : la langue n'est pas un être organisé, elle ne meurt pas d'elle-même, elle ne dépérit pas, elle ne croît pas, en ce sens qu'elle n'a pas plus une enfance qu'un âge mûr ou une vieillesse, et enfin elle ne naît pas. »

<sup>22</sup> Le terme de « métamorphose régressive » se trouve déjà chez Goethe (*rückschreitende Metamorphose*), dans son ouvrage consacré à la métamorphose des plantes ; il désigne un changement biologique qui fait revenir l'individu à une phase antérieure plus simple.

Badia part de l'idée d'une naissance du catalan et, comme d'autres, la situe à une date assez reculée : « En résumé : le nouveau catalan, au VIII<sup>e</sup> et au IX<sup>e</sup> siècle, encore rudimentaire et hésitant, était, pourtant, employé dans tout le pays. » (1984:73). Mais comment était celui que l'on parlait durant la phase antérieure ? Etant donné que bon nombre des affirmations semblent surprenantes, je ferai des citations in extenso pour éviter les malentendus liées à des citations trop brèves ou à l'absence de contexte. Cette phase antérieure possède clairement les propriétés de la "période embryonnaire" :

Le protocatalan se trouve déjà à un haut niveau de maturité au VIII<sup>e</sup> siècle, et il ne lui manque concrétiser quelques solutions linguistiques, alors encore amorphes, pour posséder un système cohérent. (Badia 2004:91)

Lors de cette phase amorphe et balbutiante d'une langue encore incertaine, l'invasion arabe de la péninsule ibérique provoque aussi bien l'exode de nombreux chrétiens [...] que l'immobilisme de ceux qui demeurèrent sous domination musulmane. [...] Il est prouvé que, pendant les premiers temps, les mozarabes continuèrent à se servir de l'argot mentionné (= latin déformé + nouvelles formes), ni plus ni moins que les exilés du nord. Cependant, ces derniers, jouissant de liberté, transformèrent petit à petit, en les régularisant et les polissant, leurs formes de langage qui, comme je le dis, allaient constituer un jour des structures consistantes, tandis que les mozarabes, privés de communication, se trouvaient contraints de s'en tenir à un système linguistique fossilisant. (Badia 2004a:33-34)<sup>23</sup>

Par conséquent, ce n'est pas seulement le stade antérieur, précatalan, qui s'avère immature, incohérent, amorphe, hésitant, balbutiant, inconsistant, etc.; la variété voisine, le mozarabe catalan, souffre aussi de déficiences identiques ou similaires. Durant cette phase située entre le latin et le catalan, tout cela se matérialisait par l'usage de phrases isolées, sans subordination, et par le recours à l'intonation, au tempo et à la gestualité, de façon à pallier le manque de ressources syntaxiques ; de surcroît, cet appauvrissement est en rapport avec des changements politiques et culturels :

---

<sup>23</sup> "El protocatalà és ja molt madur, al segle VIII, i només li falten unes quantes solucions lingüístiques, ara encara amorfes, per a posseir un sistema coherent."

"En aquesta fase amorfa i balbucient d'una llengua encara incerta, la invasió dels àrabs provocà tant l'èxode de bastants cristians [...] com l'estancament dels qui restaren sota el domini musulmà. [...] És cosa provada que, en els primers temps, els mossàrabs continuaren valent-se de l'argot esmentat, ni més ni menys que els exiliats del nord. Tanmateix, aquests, lliures, anaren transformant, regularitzant i polint llurs formes de llenguatge que, com dic, un dia constituïrien estructures consistents, mentre que els mossàrabs, incomunicats, es trobaven abocats a quedar-se amb un sistema lingüístic fossilitzant."



Dans ce contexte , il est inévitable de faire référence à l'époque archaïque de la formation de la langue ou aux premières phases de l'acquisition de celle-ci par l'enfant (deux moments qui coïncident de façon significative). Dans ces deux situations, la communication se manifeste sous la forme d'un processus vital : les phrases isolées (parfois réduites à un seul mot) s'appuient sur l'intonation et le rythme (ainsi que sur la gestualité), et le message devient efficace pratiquement sans conjonctions. [...] Les nouvelles propositions conjonctives, laborieusement élaborées, complètent ainsi un état plus élaboré, plus intellectuel, plus abstrait. (Badia 1994:167, 304)

[...] la phrase grammaticale s'effondre à l'instar d'autres institutions romanes qui ne survivent pas à l'Empire ; c'est pour cette raison même que, comme nous le montrerons ci-après, les langues romanes doit réinventer la phrase, et, effectivement, la phrase du roman archaïque est comme une tentative, une recherche qui nous ferait penser plutôt à l'émergence du langage chez l'enfant. (Badia 1973:14)

Nous avons tous pu observer, bien souvent, que le langage populaire, — celui des milieux ruraux ou de gens de peu de culture- se caractérise par le manque ou l'exiguïté de maîtrise grammaticale pour passer d'une phrase à une autre, et, d'autre part, par la juxtaposition, parfois d'une répétition monotone, de phrases successives. (Badia 1973:15)

Le recul de la culture générale, et le fait que surgissent des formes plus simples de vie et de pensée, provoquent cette rupture entre l'ancienne syntaxe latine et ce que sera la syntaxe romane (Badia 1973:20)<sup>24</sup>

---

<sup>24</sup> “Ací és inevitable de fer una referència a l'època arcaica de la formació de la llengua o a les primeres fases de la seva adquisició per l'infant (dos moments significativament coincidents). En totes dues situacions, la comunicació es manifesta en forma de vivència: les frases soltes (de vegades reduïdes a un sol mot) s'ajuden amb l'entonació i el ritme (i la gesticulació), i el missatge esdevé eficaç pràcticament sense conjuncions. [...] Les noves oracions conjuntives, laboriosament elaborades, completen així un estat més elaborat, més intel·lectual, més abstracte.”

“[...] l'oració gramatical s'enfonsa amb altres institucions romanes que no sobreviuen a l'Imperi; per això mateix, com direm tot seguit, el romànic ha de recomençar la frase, i, efectivament, la frase del romànic arcaic és ben bé un intent, una recerca que ens faria pensa més tost en el despertar del llenguatge infantil”

“Tots hem pogut observar, ben sovint, que el llenguatge popular —dels medis rurals o de gent de poca cultura— es caracteritza per la manca o escassetesa de domini gramatical d'oració a

Il va sans dire qu'aucune sorte d'étayage empirique n'est présenté pour soutenir ces affirmations (il serait d'ailleurs bien difficile d'obtenir des données sur le tempo, l'intonation et la gestualité aux V<sup>e</sup> -IX<sup>e</sup> siècles). En ce qui concerne la syntaxe, il avait circulé, il y a longtemps déjà, certaines idées (par exemple dans Wartburg 1943:96-97) sur la prédominance de la parataxe sur l'hypotaxe en latin tardif / vulgaire, mais un linguiste de l'envergure de Herman (1967:93) avertissait déjà il y a près d'un siècle que « le remplacement, au cours de l'évolution vulgaire, de la majeure partie des subordonnées infinitives par des subordonnées complétives signifie un élargissement très sensible du domaine d'application du procédé de la subordination conjonctionnelle [...] Il est donc faux d'affirmer [...] que le latin vulgaire ait eu tendance à reléguer à l'arrière-plan la subordination en tant que procédé syntaxique : au contraire, la subordination reste toujours un procédé largement utilisé et vivant.»<sup>25</sup> Inutile de souligner que si cette "phase infantile" de l'évolution du latin était avérée, il s'agirait d'une découverte de premier ordre, car, dans aucune des milliers de langues pour lesquelles nous disposons d'une description suffisante, il n'y a d'exemple de cas semblable.

Ceci constitue, naturellement, un cas extrême de ce que nous pouvons appeler une *invention* de la langue : on ne se contente pas de la présenter comme très ancienne en signalant des débuts lointains et difficilement démontrables, on rehausse son prestige en la faisant précéder d'une étape antérieure où la langue apparaît comme prétendument dégradée, tout comme certains parlers contigus, tel le mozarabe. Dans d'autres cas, ces inventions sont moins audacieuses, mais elles recèlent, nous semble-t-il, une motivation semblable.

## Bibliographie

Ascoli, G. I. (1876). "P. Meyer e il franco-provenzale." *Archivio Glottologico Italiano* 2, 385-395.

---

oració, i, d'altra banda, per la juxtaposició, a voltes monòtonament reiterativa, de les frases successives."

"El retrocés de la cultura general, i el fet que sorgeixin formes més senzilles de vida i pensament, provoquen aquella ruptura entre l'antiga sintaxi llatina i el que serà la sintaxi romànica"

<sup>25</sup> Lorsqu'il existe une documentation, naturellement, elle confirme toujours les affirmations de Herman. Pour ne citer qu'un exemple, examinons le texte roman d'une certaine longueur le plus ancien, les Serments de Strasbourg (842). Selon l'analyse syntaxique de Holtus (1998), il contient douze verbes à la forme personnelle ; il s'y trouve deux coordonnées copulatives et sept subordonnées avec un verbe à la forme personnelle (trois relatives, deux conditionnelles et deux circonstancielles), outre trois subordonnées infinitives.

- Ascoli, G. I. (1878). "Schizzi franco-provenzali." *Archivio Glottologico Italiano* 3, 61-120.
- Badia Margarit, Antoni M. (1973). "Els orígens de la frase catalana." Dans Antoni M. Badia Margarit, *La llengua catalana ahir i avui*. Barcelona: Curial, 11-28.
- Badia Margarit, Antoni M. (1984). "L'origen de la llengua catalana." Dans [plusieurs auteurs], *Els Països catalans: un debat obert*. València: Eliseu Climent, 95-137. Reproduit dans Badia 2004: 65-107.
- Badia Margarit, Antoni M. (1994). *Gramàtica de la llengua catalana: descriptiva, normativa, diatòpica, diastràtica*. Barcelona: Enciclopèdia Catalana.
- Badia Margarit, Antoni M. (2004). *Moments clau de la història de la llengua catalana*. Edité par Antoni Ferrando. València: Universitat de València.
- Banniard, Michel (1992). *Viva voce : communication écrite et communication orale du IV<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle en Occident latin*. Paris: Institut des Études Augustiniennes.
- Bastardas, Joan (1995). *La llengua catalana mil anys enrere*. Barcelona: Curial.
- Bloomfield, Leonard (1933). *Language*. New York: H. Holt and Company.
- Bonfante, Giuliano (1968) "Quando si è cominciato a parlare italiano?" *Festschrift W. von Wartburg*, I. Tübingen, 283-288.
- Bonfante, Giuliano (1983) "La lingua latina parlata nell'età imperiale." *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* II, 29.1. Berlin: Walter de Gruyter. 413-452.
- Chambers, J. K. i Peter Trudgill (1998). *Dialectology*. 2ème ed. Cambridge: Cambridge University Press.
- Gould, Stephen Jay (1985). "A most ingenious paradox." Dans *The Flamingo's Smile. Reflections in Natural History*. New York, London: W. W. Norton & Co., 78-95.
- Grandgent, C. H. (1907) *An Introduction to Vulgar Latin*. Boston: D. C. Heath & Co.
- Haugen, Einar (1966). "Language, dialect, nation." *American Anthropologist*, 68, 922-935. Reproduit dans Haugen, Einar, *The Ecology of Language* Stanford, Cal.: University Press, 1972.
- Herman, József (1967 [1975]). *Le latin vulgaire*. Paris: PUF.
- Herman, József, ed. (1998). *La transizione dal latino alle lingue romanze: atti della Tavola Rotonda di Linguistica Storica, Università Ca' Foscari di Venezia, 14-15 giugno 1996*. Tübingen: Max Niemeyer.
- Hobsbawm, Eric i Terence Ranger, eds. (1983). *The Invention of Tradition*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Holtus, Günter (1998). "Rilievi su un'edizione comparatistica dei «Giuramenti di Strasburgo»." Dans Herman, ed. (1998), 195-212,
- Hovelacque, Abel (1877). *La linguistique*. 2ème ed. Paris: C. Reinwald et Cie.
- Isidor de Sevilla. *Etymologiarum sive originum*. Consulté (15-IX-2011) à <http://www.thelatinlibrary.com/isidore/9.shtml>.
- Latham, R. G. (1862). *Elements of Comparative Philology*. London: Walton and Maberley.
- Lodge, Anthony 2005. "Le clivage oc-oïl au Moyen Âge." *Mélanges de l'École Française de Rome. Moyen Âge.*, 117.2 [= *La résistible ascension des vulgaires. Contacts entre latin et langues vulgaires au bas Moyen Âge. Problèmes pour l'historien*], 595-613.
- Lot, Ferdinand (1931). "A quelle époque a-t-on cesse de parler latin?" *Archivum Latinitatis Medii Aevi* (Bulletin Du Cange) 6, 97-159.

- Lüdtke, Helmut (1980). "Sprachwandel als universales Phänomen." Dans Helmut Lüdtke, ed., *Kommunikationstheoretische Grundlagen des Sprachwandels*. Berlin/ New York: De Gruyter, 1-19.
- Marfany, Joan-Lluís (2008). *Llengua, nació i diglòssia*. Barcelona: L'Avenç.
- Marfany, Joan-Lluís (2010). "Sociolinguistics and some of its concepts: a historian's view." *International Journal of the Sociology of Language* 206, 1–20.
- McKitterick, Rosamond (1996). "Latin and Romance: an historian's perspective." Dans Wright, ed. (1996), 130-145.
- Meyer, Paul (1876). [sans titre; réponse à Ascoli (1876)] *Romania* 5, 505-506.
- Moran, Josep. (2004). *Estudis d'història de la llengua catalana*. Barcelona: Publicacions de l'Abadia de Montserrat.
- Muller, Henry F. (1921). "When did Latin cease to be a spoken language in France?" *The Romanic Review* 12, 318-24.
- Nadal, Josep Maria (1985) "El «naixement» d'una llengua." Dans *Girona dins la formació de l'Europa Medieval*. Girona: Servei Municipal de Publicacions, 97-103.
- Nadal, Josep Maria (2005). *La llengua sobre el paper*. CCG: Girona.
- Posner, Rebecca (1993). "Latin to Romance (again!): change or genesis?" Dans Marle, Jaap van, ed., *Historical Linguistics 1991. Papers from the 10th International Conference on Historical Linguistics*. Amsterdam: John Benjamins, 265-279.
- Richter, Michael (1983). "À quelle époque a-t-on cessé de parler latin en Gaule? À propos d'une question mal posée." *Annales Économies Sociétés Civilisations* 38, 2, 439-448.
- Russell, Bertrand (1923 [1997]). "Vagueness." *Australasian Journal of Psychology and Philosophy* 1, 84-92. Reproduit dans R. Keefe i P. Smith, eds., *Vagueness: A Reader*, Cambridge, MA: MIT Press, chap. 3.
- Saussure, Ferdinand de (1891 [2002]). [Trois conférences à l'Université de Genève (novembre 1891)]. Dans Saussure (2002), 143-172.
- Saussure, Ferdinand de (1915 [1972]). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.
- Saussure, Ferdinand de (2002). *Écrits de linguistique générale*. Edition préparée par Simon Bouquet et Rudolf Engler. Paris: Gallimard.
- Schuchardt (1870 [1900]). *Über die Klassifikation der romanischen Mundarten. (Probe-Vorlesung gehalten zu Leipzig an 30. von April 1870)*. Graz.
- Van Uytvanghe, Marc (2008). "Quelques observations sur la communication linguistique dans la Romania du IXe siècle." Dans von Moos, Peter, ed., *Zwischen Babel und Pfingsten : Sprachdifferenzen und Gesprächsverständigung in der Vormoderne (8.-16. Jahrhundert) — Entre Babel et Pentecôte : différences linguistiques et communication orale avant la modernité (VIIIe-XVIe siècle)*. Zürich: Lit, 317-337.
- Wartburg, Walther von. (1943). *Einführung in Problematik und Methodik der Sprachwissenschaft*. Halle, Saale: Max Niemeyer.
- Whitney, William D. (1867). *Language and the study of language: twelve lectures on the principles of linguistic science*. London: Trübner & Co.
- Wright, Roger, ed. (1996). *Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages*. Pennsylvania: Pennsylvania State University Press. 1ère édition, Routledge, 1991.
- Wright, Roger. (2002). *A Sociophilological Study of Late Latin*. Turnhout: Brepols.